

## Avant-propos

Qu'est-ce que philosopher avec le tragique, ou plus modestement, en se souciant du tragique ? Pour les philosophes de ma génération, qui étaient presque tous hellénistes, la lecture de *La Naissance de la tragédie* de Nietzsche a été, souvent, l'occasion d'un choc intellectuel inoubliable. Quels que soient les doutes que l'on puisse avoir sur le sérieux philologique de Nietzsche ou les conséquences politiques qu'il tire de sa thèse, il reste que pour de jeunes esprits, l'ambition nietzschéenne de dégager les deux principes explicatifs, et également constitutifs, de la tragédie, au moyen de la démarche généalogique qu'il devait ensuite définir dans son œuvre, était saisissante. La tragédie résulte de cette harmonie improbable, miraculeuse, empreinte de violence et de tension, entre le principe dionysiaque, d'une part, un principe sans but, sans objet, une force vive, en deçà de toute individuation et qui n'a pas encore reçu l'apaisement de la forme individuelle, et l'influence apollinienne d'autre part, donatrice de forme, qui installe le principe d'individuation et donne à la réalité une apparence et une beauté qui contient, au double sens du mot « contenir » : qui limite et qui contraint. Nietzsche retrouvait là les éléments de ce que fut la tragédie dans la vie politique grecque. Le lien qu'il établissait entre les anciens cultes de Dionysos et le rituel civique suggérait une explication possible de l'extraordinaire force émotionnelle de la tragédie, objet d'adhésion collective.

La tragédie ne se réduit pas à l'Antiquité, même si les auteurs anciens en ont donné une des illustrations les plus grandioses. Dans ce qui suit, je voudrais esquisser un schème d'intrigue, une trame intellectuelle qui me paraît caractériser la plupart des scènes tragiques. Au fond, qu'est-ce qu'une tragédie ? C'est d'un côté un personnage, un héros et, de l'autre, un enchaînement d'événements implacables. Entre les deux, un lien de

causalité. L'acte du héros a déclenché l'enchaînement d'événements et de circonstances effroyables qui s'abattent sur lui. Mais entre l'acte du héros, qui est l'origine causale de ces événements, et la succession des événements mêmes, il existe une disproportion effrayante. Quelle que soit la manière dont se manifeste cette disproportion ou ce désaccord dans l'infinie variété des circonstances présentées dans une tragédie – ce peut être l'opposition irréductible entre deux loyautés à l'intérieur du héros lui-même, la confrontation à l'impossible, une série d'événements dramatiques, une transgression –, le héros est celui qui, par un acte que d'une certaine façon tout justifie dans la perspective qui est la sienne, réveille la bête endormie qui se déchaîne ensuite contre lui. D'une certaine façon, pareille disproportion renvoie à une question abondamment discutée en philosophie de l'action : celle du décalage fréquemment observé entre, d'une part, les actions des hommes et les principes explicatifs de ces actions (c'est-à-dire leurs passions, leurs raisonnements, leurs croyances, leurs délibérations, leurs sentiments, leurs calculs, leurs attentes) et, d'autre part, les séries d'événements liés en quelque façon à ces calculs et sentiments humains, mais qui n'ont pas de commune mesure avec eux.

On parle souvent de sacré à propos de la tragédie. Quand des enchaînements d'événements effroyables s'abattent sur le héros, il est en effet impossible de ne pas ressentir l'équivalent émotif, émotionnel, pourrait-on dire, de la disproportion, c'est-à-dire le sentiment que, faute de mieux, on appelle le sentiment du sacré. Mais l'essentiel dans la tragédie, me semble-t-il, c'est qu'on n'y trouve aucune forme d'irrationalité, aucune forme d'opacité : en général, le héros sait ce qui lui arrive. Il sait qu'il existe des malédictions – dans la tragédie grecque, c'est le plus souvent le cas –, il sait que certains actes peuvent, selon une probabilité infime, déclencher une série d'événements. Le problème que soulève la tragédie n'est donc pas lié à l'ignorance, à l'absence d'information, au mauvais raisonnement ou encore à l'irrationalité. Il est d'une autre nature : il résulte de la mise en rapport de deux séries, celle des actes humains, d'une part, et celle de leurs conséquences, d'autre part, deux séries liées entre elles par un lien causal, mais affectées sur la scène tragique d'un élément de disproportion radicale et dont la traduction dramatique

condamne le plus souvent le héros. En effet, ce qui se manifeste sur la scène sont les conséquences de l'acte ou de la situation du héros : elles peuvent consister en événements qui découlent d'anciennes malédictions divines (c'est souvent le cas dans la tragédie grecque), en une relation de rivalité ou en une force de passion que rien ne peut épuiser (alors les héros s'entretuent, animés par une folie mimétique et insatiable, la plupart des tragédies de Shakespeare sont dans ce cas).

Pour un philosophe, le phénomène tragique recèle un intérêt immense car il incarne l'une de ces multiples formes du « butoir de la pensée », l'une de ces difficultés douloureuses sur lesquelles la rationalité ne cesse de se pencher pour tenter d'y trouver une explication. Le spectateur d'une tragédie comprend ce qui se passe, il comprend que ce qu'a fait le héros entraîne ces conséquences, il reconnaît le lien entre les deux, mais il n'arrive pas véritablement à comprendre pourquoi, en raison de ce lien, se produit un résultat aussi effroyable. Pour mieux saisir le ressort tragique, on pourrait se reporter à de très nombreux textes de Platon, en particulier au *Philèbe*, où la notion de la proportion à l'œuvre dans la vie humaine, ou de l'ordre informel, ce que Platon appelle le *kosmos asomatos*, est abondamment discutée, car cette notion me paraît avoir un lien très étroit avec nos réflexions sur la tragédie. En effet, du point de vue de la philosophie morale, l'élément le plus saisissant dans la tragédie tient au fait que le héros est totalement responsable de ce qu'il a fait. Ce que fait Ajax est une action intentionnelle ; simplement, cette action ne lui est pas imputable, parce qu'il ne l'a pas voulue en tant que telle, il ne peut pas en assumer les conséquences, ce qui s'est produit à la suite de cet acte n'a pas été désiré. Ainsi, l'aveuglement d'Œdipe est d'une certaine façon la métaphore de l'impossibilité de voir ce qui découle de l'enchaînement d'actes que son action, le meurtre de Laïos, a inmanquablement déclenché. Le héros tragique n'est pas un héros écrasé par le destin, ce n'est pas un héros ballotté par les événements, ce n'est pas un héros dépourvu de tout choix. Il a une incontestable lucidité, une rationalité certaine et il maîtrise l'action. Mais autour de lui, les attentes naturelles quant aux événements qui doivent découler des actes sont, à l'évidence, perturbées.

Avec la tragédie, le spectateur fait d'une certaine façon une expérience de dissonance cognitive, pour employer un terme fort utilisé en philosophie de l'esprit aujourd'hui. L'analyse que propose Aristote dans *La Poétique* des sentiments de crainte et de pitié produits par le spectacle tragique le montre avec force : l'effroi du spectateur vient du constat que la mise en œuvre de la rationalité et des éléments de la délibération humaine, au lieu de produire ce qu'on appelle en théorie de la rationalité aujourd'hui une « action intégralement justifiée » et la meilleure action possible, donne lieu à une catastrophe. Les sentiments de terreur et de crainte sont la réponse inévitable à une telle disproportion. Qu'est-ce donc qu'exprime la « pitié » d'Aristote, sinon cette forme d'empathie avec la condition humaine devant une catastrophe qui a suscité chez le spectateur une sorte d'effroi ? Chacun sait que cette disproportion peut exister : elle est rare, mais elle survient parfois et disloque l'évidence. La tragédie est cette éducation morale et cognitive qui permet le cheminement des pensées vers la compréhension, cheminement dont Aristote a remarquablement analysé les différentes étapes, en particulier avec la notion de reconnaissance.

Sans donner à ces termes une prétention excessive, je me définirais bien volontiers, dans mon propre parcours, comme une philosophe tragique. J'ai toujours essayé d'entretenir une réelle sensibilité à l'inconciliable, à la capacité qu'ont les meilleures intentions de se transformer en catastrophes, ou de déclencher elles aussi des séries d'événements que l'on n'arrive plus à maîtriser. Je suis fortement attachée, en philosophie morale, à la thèse du pluralisme moral, qui dit que les valeurs sont réelles, multiples, et irréductibles les unes aux autres. Il me semble qu'il est possible de démontrer l'existence d'une pluralité de valeurs qui ne peuvent coexister sans difficulté. On peut donner des exemples extrêmement banals, comme la coexistence de la justice et de la liberté. Il y a des situations où, inévitablement, ce que l'on est amené à faire pour incarner, réaliser ou « honorer », comme on dit en philosophie, une valeur, va directement à l'encontre d'une autre valeur dans laquelle on est tout autant engagé. Ce thème me paraît constituer le soubassement philosophique de ce que serait une philosophie tragique. On pourrait aussi insister sur le fait que tout diagnostic, toute réflexion soucieuse

de l'inconciliable, des pans d'ombres, de la force des passions est une réflexion inspirée par la tragédie. Raymond Aron disait souvent qu' « il faut allier le pessimisme dans le diagnostic et l'optimisme dans l'action ». Dans cette injonction : « soyez pessimistes quand vous décrivez l'état des lieux », je crois qu'il y a l'injonction même qui nourrit le sens du tragique : savoir que dans les affaires humaines, rien ne peut désarmer la force des passions et la logique de rivalité, savoir que les comportements les meilleurs sont souvent ambivalents, savoir qu'il y a une complexité irréductible dans les éléments de la délibération, et que les plus nobles motifs peuvent amener des conséquences catastrophiques.

L'homme moderne, jeté dans un monde extrêmement complexe, qu'il vit plutôt sous la forme de la dépossession – il ne peut guère, par exemple, en maîtriser la technique – est devenu inévitablement un homme tragique : lorsqu'il agit, par définition, les conséquences sont souvent imprévisibles et peuvent être totalement disproportionnées. Un acte très simple pourrait entraîner, dans un monde totalement interdépendant, une puissance de destruction considérable. En avons-nous fini avec l'optimisme des Lumières ? Aujourd'hui, certes, nous cultivons l'euphorie des Modernes, des conquérants. Mais le sourire aux lèvres et la joie au cœur, nous marchons tous au bord du précipice. Notre pensée n'a d'autre choix que d'être tragique.

Monique CANTO-SPERBER